

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 3. Chapitre V

Le lendemain soir, et non sans avoir hésité toute la journée, je me présentai chez les Rozsahegy pour demander la main d'Eulalia. C'était une démarche compromettante à laquelle me poussait le désir de me venger de Maria ou plutôt de lui prouver que son indifférence et sa trahison et les miennes étaient, pour le moins, simultanées, tout autant que les traits indiscutablement séducteurs d'Eulalia. Mais j'étais ennuyé d'aliéner si prématurément ma liberté, et si ce n'était qu'une grande fortune allait faciliter mon ascension rapide, en faisant de moi un homme d'une véritable importance, mes hésitations m'auraient fait, ce jour-là, revenir en arrière et renoncer au mariage, ou, tout au moins, laisser les choses pendantes.

Rozsahegy me reçut, souriant et curieux, dans la superbe bibliothèque

pleine de livres vierges qu'il avait dans son palais. Il suspectait quelque chose de la nature de l'entrevue, car mon intimité avec Eulalia ne pouvait pas lui avoir échappé mais il n'avait aucune certitude, elle n'avait pas voulu lui faire de confiance. Il se montra bienveillant, presque servile, comme il l'était avec tous les hommes au pouvoir qu'il pouvait employer comme instruments. Moi, de mon côté, je n'usai pas de détours.

- *Vous êtes un homme tout d'une pièce – commençai-je –, et les détours ne vous plaisent pas.*
- *Au fait, au fait, c'est ce qu'il y a de mieux.*
- *Et quand j'ai résolu quelque chose, j'ai besoin de l'exécuter immédiatement.*
- *Moi aussi. C'est ce qu'il faut.*
- *Nous sommes tous ainsi, les hommes d'action. Eh bien, ce qui m'amène, don Estanislao, ne peut pas être plus simple : J'aime Eulalia, elle m'aime, et je viens vous demander sa main ... Il me semble ...*
- *Eh ! – s'écria-t-il, m'interrompant.*

Il ouvrit démesurément les yeux, un éblouissement y passa ... Il l'avait rêvé, il y avait pensé, il l'espérait, mais cela ne lui semblait pas

encore possible. Il posa ses mains énormes et velues sur mes épaules, m'attira comme s'il essayait de m'embrasser sur la bouche, et bégaya, l'émotion lui faisant oublier l'espagnol :

- *Donner ! Donner ! Quelle bonne surprise !
Moi qui disais à ma femme ... Irma ! Irma !
Kommen Sie !*

Il avait été jusqu'à la porte qui donnait sur le vestibule et criait. La voix de la dame qui accourait en courant, répondit du salon :

- *Was ist los ?*

Elle n'était pas encore entrée dans la bibliothèque que don Estanislao la levait presque entre ses bras courts et robustes, en criant :

- *Ça y est ! Herrera veut se marier avec Eulalia !*

- *Et elle, que dit-elle ?* – murmura la pauvre femme, comme hébétée.

- *Il faut le lui demander, madame* – dis-je en souriant. Ce furent de nouveaux cris :

- *Eulalia ! Eulalia ! Schnell ! Schnell ! Dépêche-toi !* – comme s'il s'agissait d'un songe qui pouvait se dissiper d'un moment à l'autre.

Eulalia apparut, très rouge, sachant ce qu'on allait lui demander. Mais elle n'hésita pas et donna sa réponse d'un ton ferme :

- *Oui !*

D'un mouvement plein de grâce elle prit alors de sa main gauche deux doigts de la main

de son père et me tendit à moi la droite, pendant qu'elle regardait, émue et gentille, la figure ronde et placide d'Irma, prête à pleurer. Puis, se détachant de nous, elle courut sauter au cou de sa mère, et couvrit ses joues de baisers, qu'elle me destinait en partie, sans doute.

Quel contraste ! De ces deux troncs rudes et épineux importés de je ne sais quelles régions étrangères, était sortie, comme par miracle, cette suave et délicate fleur créole comme, au printemps, jaillissent des aubépines, les aromes d'or les plus subtils, les plus purs et les plus parfumés.

Irma, un instant après, me soumit, comme à une épreuve maçonnique ⁽¹⁾, à un consciencieux embrassement, et me baisa sur les deux joues avec une véritable fureur.

Ma demande avait été acceptée, non seulement avec bienveillance mais avec enthousiasme, et sans aucun appareil de formalités. Eulalia est moi nous nous assîmes l'un près de l'autre, pendant que les vieux se parlaient à part, et nous commençâmes une de ces gentilles conversations qui peuvent se comparer au roucoulement, parce que les mots ne veulent rien dire, alors que l'expression dit tout.

Rozsahegy nous interrompit pour

nous dire qu'il avait résolu, avec Irma, de donner un dîner à ses amis les plus intimes pour leur communiquer, au dessert, notre prochain mariage. Le dîner aurait lieu deux jours plus tard.

- *Dans deux jours sans faute, don Estanislao – fis-je observer –. Je dois aller dans ma province le plus tôt possible.*

Deux jours après, les salons de Rozsahegy étaient pleins de monde. A huit heures exactement, un laquais ouvrit toutes grandes les portes de la salle à manger, où la table était mise avec un grand luxe de fleurs, de cristaux et de vaisselle d'argent. Nous entrâmes par couples. Ma cavalière, dans cette circonstance, était naturellement, Irma. Seul, Rozsahegy resta en arrière, comme montant la garde et nous défilâmes devant ses yeux brillants d'orgueil, qui semblaient nous dire : Regardez comme nous faisons les choses, et dites après cela que je suis un manant enrichi. Oui, moi, l'ancien péon, le misérable *changador*, je suis un grand seigneur entouré d'apparat, et ces meubles princiers, et cette nappe avec des dentelles et cette vaisselle d'argent –

d'argent véritable et garanti – et ces orchidées merveilleuses, et ces porcelaines qui sont comme des pétales de fleurs, et ces flacons taillés dans lesquels les liqueurs et les vins brillent comme des bijoux, comme une cascade de pierres précieuses qui croule sur la nappe d'un blanc éblouissant, tout cela est à moi, et bien d'autres choses ... Et si ma main, un peu lourde encore, renversait sur la table ce Porto de cinquante ans, comme jadis l'épais vin noir des tavernes, j'appellerais mes laquais et renouvellerais en un moment cette décoration avec plus de dentelles et plus d'argenterie, et plus de cristaux, de porcelaines, et des fleurs plus belles, et je pourrais m'écrier de ma grosse voix joyeuse : « Otez tout cela, j'en ai bien d'autres ! »

Et aucun orgueil n'était semblable à celui-là!

J'avais donc donné le bras à Irma, la conduisant à sa place à un des hauts bouts de la table, et je fus, à part Rozsahegy, le dernier à occuper ma chaise. Ils n'avaient pas mis de cartons indiquant la place des convives et Ferrando, par distraction ou par présomption, voulu s'asseoir à côté d'Eulalia. Irma, qui vit cela, courut vers lui et lui frappa amicalement sur l'épaule et lui dit :

- *Permettez, permettez ...*

Et lorsque l'autre s'écarta, déconcerté, elle m'appela, et me montrant la chaise, me dit :

- *Asseyez-vous ... asseyez-vous là ... à côté de votre fiancée ...*

Telle fut la communication officielle de nos fiançailles qui troubla le petit discours probable de Rozsahegy.

Eulalia se mourait de honte... et moi aussi, car je ne me suis jamais vu dans une situation plus ridicule. Elle aurait été intolérable sans la confusion du malheureux Ferrando qui ne savait pas ce qui lui arrivait, ni comment il devait prendre une pareille sortie. Je le regardai et une irrésistible envie de rire m'assailit tout à coup, me faisant oublier ma propre mésaventure. Ferrando, aveugle, cherchait où s'asseoir, se heurtait aux meubles et aux gens, sans comprendre que personne ne l'observait si ce n'est moi et Madame Coen, et il pensait, évidemment, à filer à l'anglaise, comme un chat échaudé lorsque Madame Coen, compatissante, ou résolue à se consoler avec lui de mon indifférence, l'appela auprès de sa ronde personne, de ses petits yeux myopes et clignotants, de sa robe aux couleurs éblouissantes, de ses mains trapues ankylosées par les bagues, de son décolleté sur lequel les brillants ressemblaient à l'eau d'une source dans le creux d'un profond ravin.

Et, au dessert, la voix de Rozsahegy roula comme un tonnerre, faisant trembler

jusqu'à ces rochers de chair :

- *Qu'on apporte du champagne ! Nous allons boire à la santé des fiancés : ma fille Eulalia et don Mauricio Gomez Herrera !*

O mânes de mes ancêtres ! Comme vous dûtes être heureux à ce moment-là. Et, après tout, pourquoi pas ? Dans notre aristocratie plébéienne, à part quelques-uns, nous avons tous des grands-pères, marchands ou artisans !

En somme, quand nous portâmes les toasts, il était déjà minuit, car le menu avait été copieux. Une tasse de café ou de thé, d'énormes cigares havanes, des liqueurs, du champagne à nouveau pour ceux qui en désiraient, des bonbons pour les jeunes filles ; les agaceries de Madame Coen, dirigées déjà ouvertement à Ferrando après l'abandon de mon humble personne ; une ou deux phrases pseudo-aimables de la demoiselle de compagnie sur la démoniaque méchanceté des hommes et l'inanité des richesses ; les petites larmes de maman Irma ; les rougeurs et les balbutiements d'Eulalia ; les petits rires contents de Rozsahegy ; les calculs anticipés de Coen prévoyant ce qui pouvait résulter de mon nom et de notre

fortune au bout de dix ans ; les sourires entendus des mondains commentant le potin sensationnel que je leur procurais inespérément pour le club et les soirées d'après minuit de Mathilde et de la Calandraca, centres de réunion à cette époque de ce qu'il y avait de plus huppé dans la société officielle ; les allées et venues continuelles des domestiques en livrée, offrant les liqueurs, les rafraîchissements, les boissons glacées, les sandwiches et les bonbons aux commensaux d'un patron qui avait peut-être été leur camarade ; un peu de musique, quelques tours de valse ...

Ils s'en allèrent enfin, tous contents, en apparence, et le tête-à-tête avec Eulalia, qui suivit la fête, fut enchanteur, mais court. Cette vierge d'Andréa del Sarto me transportait d'admiration et me faisait presque oublier, à ces minutes-là, que je n'avais obéi, en demandant sa main, qu'à un mouvement de dépit, qu'à une impulsion d'orgueil satanique. Elle était amoureuse de moi, et rien n'enivre plus un homme que de se voir aimé sans conditions. Ah! si Maria ! ...

- *Quand pensez-vous vous marier ?* – me demanda Rozsahegy en s'approchant.
- *Le plus tôt possible, don Estanislao.*
- Cela me convient également. Eulalia est riche,

plus riche que vous (je ne le dis pas en mal)
car... Voulez-vous venir par ici ...

Il me prit à part et continua :

- *Parce que vous avez ...*

Et il me laissa bouche bée, me présentant un inventaire de ma fortune que j'aurais été moi-même incapable de faire, même en y employant deux mois pour rechercher des dates et mettre mes papiers en ordre. Réalisé, mon capital atteignait au moins à un million six cent ou sept cent mille pesos nationaux. Mais il fallait déduire la dette aux banques (dont il n'y avait pas à se préoccuper), et considérer que je n'avais pas de rentes, si ce n'est la simple augmentation de capital que me procurerait la spéculation. Mais cela importait peu. Eulalia avait suffisamment de rentes et, moi, en laissant dormir mes propriétés, je me réveillerais un jour tout-puissant.

- *Laissez-les dormir !* – me répétait Rozsahegy en souriant de sa large figure rougeâtre et moustachue de cocher – *Dans ce pays-ci, pour gagner de l'argent, il est préférable de ne rien faire, rien, rien, si ce n'est attendre le bon moment. Pour devenir riche en travaillant, il faut beaucoup d'activité et pas d'impatiences.*

Amusé, et, en même temps, vexé par tout cela, je voulus mettre fin aux développements

économiques de mon futur beau-père, en lui disant:

- *Mais, don Estanislao ! Si je me marie avec Eulalia c'est simplement parce que je l'aime, et non pour autre chose. C'est la jeune fille la plus jolie et la plus spirituelle de Buenos Aires.*
- *Eulalia Gomez Herrera – s'écria le vieux sentencieusement – c'est une chose. Mais si Eulalia Gomez Herrera n'avait que ce qu'a son mari, ce serait une autre chose Eulalia Gomez Herrera, fille de Rozsahegy, est quelqu'un d'important, son mari aussi, et son père aussi.*
- *Oh oui ! – s'écria Irma, accourant à nouveau m'embrasser.*

Eulalia se mourait de honte et d'amour. J'avais une folle envie de rire. Mais je baisai Eulalia sur le front, embrassai la belle-mère, serrai la large patte velue et en sueur de Rozsahegy et pris congé, en disant :

- *Je pars demain pour ma province. Je n'y resterai que deux ou trois jours, vous pouvez commencer, entretemps, tous les préparatifs pour le mariage.*
- *Vous vous en allez ! – s'écria Eulalia douloureusement.*

- *Mais j'écrirai, ma chérie – lui dis-je à l'oreille. – Si je m'en vais, c'est précisément pour que nous soyions heureux plus tôt ...*

Quand je partis, il me sembla que ce palais avait un relent de grossier bonheur, comme un endroit louche où on aurait donné une fête qui aurait dégénéré en orgie. Eulalia était là comme une fleur oubliée qui se consumait dans une atmosphère caligineuse.

Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

(1) Roberto J. **PAYRO** « a été initié franc-maçon, le 13 février 1887, à la Loge **Etoile Polaire** N° 78 de Bahía Blanca. »

<http://www.masoneria-argentina.org.ar/novedades-y-eventos/133-roberto-payro>

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = **Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « **Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira** », a été publiée dans **La Belgique artistique et littéraire** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>